

deux vieillards qui n'étaient plus. N'ayant pas de fortune à donner à ces orphelins, elle chercha à leur inspirer le goût du travail, cette richesse du pauvre ; et, afin de les maintenir dans la route du bien, elle s'appliqua de tout son pouvoir à en faire de vrais chrétiens. Insensiblement tous se firent une position, sinon brillante, du moins honorable ; de quatre garçons et de trois filles, il ne resta avec la tante Suzanne que la plus jeune, Noëmi, celle qu'elle préférait peut-être, en raison du mal qu'elle avait eu à élever cette frêle et délicate créature. Noëmi, de son côté, aimait sa tante, mais de l'une de ses tendresses jalouses qui n'admettent point de partage ; elle se croyait un droit exclusif à ses soins et à sa sollicitude. Un défaut contre lequel avaient vainement lutté la raison et la douceur de tante Suzanne ternissait les qualités d'ailleurs réelles de Noëmi ; l'envie dévorait son cœur, comme le ver dévore insensiblement la proie qu'il s'est donnée, figure trop souvent répétée. Si toute supériorité chez ses jeunes amies devenait un sujet de souffrance pour Noëmi, c'était principalement Laurence Daverny avec qui elle opposait sans cesse des comparaisons douloureuses pour son amour-propre. Elle avait souffert dès l'enfance du sentiment de son infériorité physique et morale, et cette souffrance se trahissait à tout instant